

UNE VOIX FRATERNELLE

La réputation de nos écrivains, qui font parler d'eux en Europe, devait tout naturellement trouver un écho sur les bords du Mississipi, dans cette belle Louisiane peuplée par nos frères, et qui fut longtemps la sœur jumelle du Canada.

Nous extrayons ce qui suit d'un long et remarquable article publié dans le *Louisianais*, journal dont M. J. Gentil est le principal rédacteur :

Mais, à propos du Canada, savez-vous que le pays de Québec et de Montréal fait parler de lui depuis quelque temps, et d'une façon avantageuse. Il est sorti de son obscurité relative pour entrer dans la grande lumière du monde et des merveilles. Il est devenu une part importante de la civilisation et du mouvement. La France s'en occupe, les Etats-Unis s'en occupent, et l'esprit humain s'en occupe. Il intéresse comme un continent nouvellement découvert...

Mais qui donc, sans cause apparente ou éclatante, en dehors de tout bruit révolutionnaire ou militaire, a pu attirer les regards et l'attention des hommes vers le pauvre Canada des glaces, des neiges et d'un rigoureux hiver de six mois ?

Un simple particulier, un homme comme vous, comme nous, comme tous, c'est-à-dire sans titres, sans fortune, sans aïeux illustres, et qui passe à pied dans la rue.

Mais ce simple particulier, inconnu hier, que le métier d'avocat n'avait point enrichi, qu'un siège au parlement canadien n'avait point illustré, qui vivait dans l'obscurité d'un labeur quotidien, avait, heureusement pour lui et le Canada, disons même heureusement pour le monde, un peu de cette grande et de cette immortelle chose qu'on nomme le génie.

C'est de Louis Fréchet que nous parlons.

Un poète, un rien, un de ces hommes qui regardent en l'air, comme disent quelquefois les honnêtes bourgeois !

Mais nous devrions connaître Louis Fréchet par ici.

Car ce Canadien, un peu notre parent, puisque la Louisiane et le Canada se donnent la main dans l'aube glorieuse de l'histoire, a foulé, croyons-nous, ce sol où poussent les cannes, où mûrissent les oranges, où les bananiers frissonnent aux brises voluptueuses du Golfe, où les femmes, toute belles, toutes suaves et toutes parfumées, ont l'adorable poésie de la grâce, de l'amour et du rayonnement.

Car l'hiver n'a point de givres pour elles et l'oranger, au printemps, laisse tomber ses fleurs et ses étoiles sur leurs têtes aux noirs cheveux et sur leurs épaules aux blancheurs de neige.

Mais si la Louisiane est riche de la poésie de ses femmes, de ses fleurs, de ses plantes, de sa nature, de son climat et de son soleil, la Louisiane est véritablement pauvre et peu poétique du côté des hommes.

Le Louisianais cultive la canne, le coton, le maïs, le riz, les pommes de terre et le tabac, mais pas les lettres.

Il est bien vrai qu'il aime un peu la musique, surtout à la Nouvelle-Orléans ; mais ce n'est que par caprice, et il se doit aux absorbantes préoccupations du travail, du commerce, de l'échange et de la prose.

Il n'est donc pas étonnant que Louis Fréchet, inaperçu et inconnu, ait passé parmi nous.

C'était un de ces hommes qui regardent en l'air et qui parlent peu.

C'est la France, du reste, qui a découvert le poète du Canada, le poète des fleurs étranges et boréales—réparant ainsi des oublis peut être bien coupables à l'endroit de ceux qui n'ont jamais cessé de penser et surtout d'aimer avec elle.

Car la France, dans les innombrables préoccupations de ce siècle, a trop oublié qu'elle avait des enfants au-delà des mers, sur des terres maintenant étrangères, sous des pavillons qui ne sont plus le sien, mais qui n'ont oublié, eux, ni la langue de la mère, ni la foi de l'aïeul, ni la grandeur de l'origine.

Et le Canada de Montcalm a été particulièrement pieux aux souvenirs du passé. Il a gardé, vivante et grande, sainte et

sacrée, la mémoire de la première et de la vraie patrie. Son cœur ne s'est ni amoindri ni refroidi pour la France, et cette France du lointain, dont on s'entretient au foyer, qui rayonne là-bas, et dont le monde entier dit le nom, est restée une religion et une véritable patrie pour les enfants du Canada si injustement oublié. Le temps, si profanateur cependant, qui brise tout et emporte tout, n'a ni brisé ni emporté l'amour et le culte de ces hommes. L'amour est toujours là. Il fait partie de la vie présente, et la mère canadienne qui n'a jamais vu d'autre clocher que celui de son village, un clocher blanc de neige pendant six mois de l'année, entretient cet amour et cette piété dans le cœur de ses enfants. Aussi l'avenir, tout en ayant ses changements et ses vicissitudes, ses révolutions et ses évolutions dans la vie américaine, ne sera-t-il jamais le renoncement à la France et son reniement.

La France, à vrai dire, plus à elle-même, plus à son cœur, plus rayonnante aussi dans la liberté de sa pensée et la fraternité de son amour, saura réparer les oublis ou les ingratitude de la royauté.

La France d'aujourd'hui n'est plus la France de Louis XV.

C'est l'Institut de France, disons-nous, qui a découvert le poète inconnu des éclatantes fleurs boréales, et qui l'a couronné comme l'un de ses fils aimés et glorieux.

Et la couronne était due.

Louis Fréchet est un poète, un vrai poète, l'un de ceux dont le verbe éclate dans l'ampleur, dans la sonorité et pardessus la tête des hommes. Sa langue a le souffle des larges horizons et la clarté des aurores splendides et boréales. Quand elle murmure au printemps, alors que le soleil fond les neiges du Canada, lorsque la terre verdit et sourit, cette langue a les douces harmonies du renouveau, les tendresses de la nature éveillée et les poésies qui chantent dans les branches, dans les feuilles et dans les fleurs. C'est la langue de tous les rythmes. Aucune note ne lui échappe, ni celle qui est forte ni celle qui est faible, ni celle qui souffle avec les ouragans et les frimas, ni celle qui passe comme un rêve ou comme un soupir à travers les roses émues aux premières caresses du printemps. La gamme est entière et complète. Le poète la monte et la descend avec une facilité prodigieuse.

Et comme il est véritablement poète, c'est-à-dire l'homme des choses vues, des choses senties et des choses admirées, la vérité est toujours là, la mélodie ne manque jamais et l'image douce toujours sa clarté et sa couronne. Lamartine ne chantait pas mieux et ne rythmait pas plus mélodieusement.

La langue de Fréchet est une belle langue.

L'Institut ne s'est point trompé.

La France, du reste, après avoir passé par le silence malsain de l'empire ou les idiotes chansons de ce misérable empire, n'avait plus qu'une voix solitaire, une voix décourageante par sa grandeur et sa solennité prophétique, celle du beau vieillard que la postérité mettra au premier rang des grands poètes de l'humanité—Victor Hugo.

Oui, Fréchet est un poète, un véritable poète...

C'est un poète par l'élévation des idées, la noblesse des sentiments et l'éclat de la parole.

Et il croit.

Car il n'y a point de poésie sans croyance et sans foi. Ceux qui nient, ceux qui n'ont ni amour ni idéal, ceux qui ne sentent point battre leur cœur dans les grandes émotions de la vie, ceux pour qui la foi est une lettre morte et l'espérance une fleur des tombes abandonnées et vides, ne sont ni chanteurs, ni poètes, ni artistes.

Il faut simer pour être vivant, pour être éloquent et pour être bon. Il faut espérer pour être radieux. Et qu'est donc l'espérance, sinon le merveilleux rêve de l'infini ?

Oui, Fréchet croit.

Il croit à ce qui est beau, à ce qui est grand et à ce qui rayonne.

Il croit de tout son cœur d'homme et d'artiste, de toute son âme de poète et d'élus

Il croit parce qu'il aime, et parce que l'amour, quel que soit l'autel où va cet amour, la femme, la mère, l'enfant, la patrie ou la liberté, est la seule bonne chose qui vaille notre admiration, notre enthousiasme et notre héroïsme...

Fréchet croit à la France qu'il aime avec toute l'admirable piété d'un fils et tout le respect d'un âme qui a senti passer sur elle le souffle de la sainte et glorieuse patrie.

C'est pour cela que nous aimons Fréchet.

CHOSSES ET AUTRES

—Les travaux pour le recensement du Canada commenceront le 4 avril prochain.

—La princesse Amazulu, fille de Cetewayo, roi des Zoulous, est à New-York.

—On annonce qu'il a été décidé d'ériger un monument à l'endroit où le czar a été assassiné.

—M. de Lesseps se rendra à Panama dans le courant du mois de juin pour y prendre la conduite des travaux du canal.

—On assure que la mine de fer de Saint-Jérôme sera exploitée ce printemps par le propriétaire, M. King.

—Le Pape a publié une lettre encyclique fixant le jubilé du 15 mars au 1er novembre pour l'Europe, et jusqu'à la fin de l'année pour le reste de l'univers.

—Il y a quelque temps, un cultivateur de la paroisse de St-David, a découvert dans le bois, en coupant un arbre, une ruche de laquelle il a retiré près de 30 livres de miel.

—Le *World*, de Londres, est d'opinion que la guerre entre la Turquie et la Grèce est inévitable. L'avènement du nouveau czar a accru encore les difficultés.

—M. James Sheridan, de Montréal, a obtenu le contrat pour la construction d'un phare à Lavaltrie. Il doit commencer les travaux immédiatement.

—Le czar de Russie a donné avis à l'empereur Guillaume qu'il n'y aurait aucun changement dans la politique de la Russie à l'égard de l'Allemagne.

—Il est constaté que la récolte de blé au Canada a été entièrement exportée, et qu'il en reste à peine assez pour les besoins de la consommation. Il est de fait qu'elle n'a pas été aussi abondante qu'on l'avait d'abord cru.

—Il a été produit dans une semaine, à Fall-River, 150,000 pièces d'indiennes frappées ; le nombre de pièces vendues s'est élevé à 81,000 ; le nombre de pièces en disponibilité est de 440,000.

—Il se fait dans tous les environs de la ville des Trois-Rivières plus de sucre d'érable qu'on a jamais vu par le passé. C'est une bonne fortune au sujet de laquelle nos cultivateurs se réjouissent beaucoup, car ils ont un vieux proverbe qui dit : "Beaucoup de sucre, bonne récolte."

—Les Polonais ont été tellement maltraités par l'ancien czar, qu'ils ont menacé les députés polonais du Reichstag autrichien de leur retirer leur mandat s'ils exprimaient des sentiments de condoléance à la famille impériale de Russie.

—Une bonne partie des Hollandais actuels du Cap, les soi-disant "Boers," notamment leur général en chef actuel Joubert, descendant de Français qui, après la révocation de l'Édit de Nantes, se réfugièrent en Néerlande et s'y embarquèrent pour le Cap.

—Parler de tonnerre à pareille saison peut paraître un peu étrange, dit le *Nouvelliste*, de Québec. Pourtant, il faut bien en dire quelque chose, puisqu'il s'est fait entendre. En effet, la foudre a fait explosion, il y a quelques jours, à St-Pierre de la rivière du Sud, et on nous apprend qu'une femme est morte de peur, saisie par l'éclat d'un éclair.

—Les habitants de l'aprairie verront bientôt surgir, en leur village, une jolie chapelle. Cette chapelle devra coûter au moins \$4,000. C'est un legs que le Révérend Père Rouisse fait aux Sœurs de la Providence. Outre ces \$4,000, le révérend Père donne encore \$2,000. Les Sœurs de la Providence devront, en retour, donner au révérend Père l'hospitalité *in sempiternum*.

—Les officiers de l'Institut-Canadien de Boston sont :

Dr J. A. Wolcott, président ;
Alfred Chenet, vice-président ;
O. W. Bédard, secrétaire archiviste ;
D. Bilodeau, assistant, sec.-arch. ;
C. A. Dumas, trésorier ;
J. P. Vallée, secrétaire-financier ;
W. Filiatrault, secrétaire-correspondant ;
P. Charbonneau, bibliothécaire ;
T. D. Monat, assistant-bibliothécaire.
Sont adjoints au comité de régie : MM. E. Lacroix, H. Archambault et A. Duhamel.

Les membres de l'Institut recevront avec reconnaissance les journaux et les livres qu'on voudra bien leur envoyer. Ils méritent qu'on les aide à accomplir leur œuvre patriotique.

DES PRÊTRES CANADIENS POUR LES CANADIENS

On lit dans un journal canadiens-français publié aux États-Unis :

L'expérience de tous les jours démontre que les Canadiens émigrés aux États-Unis veulent demeurer ce qu'ils étaient au pays : Français par le langage et catholique sincères.

Pendant des années, la population émigrée a été privée de prêtres canadiens, et a dû se contenter de l'hospitalité qu'on leur donnait dans les églises irlandaises catholiques. Malgré tout cela, la famille canadienne des États-Unis est demeurée française de cœur, et en général, notre langue s'est conservée pure, si nous prenons en considération les circonstances exceptionnelles dans lesquelles nous nous sommes trouvés.

La convention d'Albany a compris toute l'importance qu'il y avait pour les Canadiens d'avoir des prêtres de leur nationalité, et elle n'a pas hésité à adopter la résolution suivante qui se recommande d'elle-même : "Résolu, que cette convention reconnaît et voit la nécessité pour tous centres canadiens-français d'avoir pour les desservir un prêtre de même nationalité, et qu'elle apprend avec reconnaissance les bonnes intentions exprimées à la grande convention de Québec, par NN. SS. les évêques du Canada, toujours disposés à donner aux évêques des États-Unis des pasteurs selon leurs désirs."

En effet, il n'y a que les prêtres canadiens qui puissent connaître les besoins de notre population.

Nous ne devons pas craindre de faire quelques petits sacrifices, quand il s'agit de sauvegarder nos intérêts religieux et nationaux.

Nos prêtres, eux, ne reculent devant aucun sacrifice quand il s'agit du salut de nos âmes, et notre devoir est de les seconder dans leur mission divine.

Compatriotes, ayons des prêtres canadiens pour les Canadiens, conservons notre caractère national, en conservant notre caractère religieux. Rappelons-nous qu'en laissant le Canada, nous étions Français et catholiques, et ne reculons devant rien pour demeurer ce que nous avons toujours été.

Un conseil.—Le mal de tête, résultant presque toujours de la digestion pénible des aliments et du manque d'exercice, on dit que la recette suivante est infaillible pour se préserver d'un mal aussi fatigant.

Aux premiers symptômes, prendre une cuillerée ordinaire de jus de citron pur, un quart d'heure avant les repas et la même dose le soir, avant de se mettre au lit. Continuer ce traitement jusqu'à ce que le mal soit disparu.

Plusieurs trouveront peut être le remède trop simple et ne voudront pas en faire l'essai. Cependant, on assure que les maux de tête les plus violents ont été guéris par ce moyen.

AVIS

Notre agent M. Aymong visite en ce moment Ottawa et les paroisses sur le chemin de fer Q. M. O. et O. entre Ottawa et Hochelaga, dans le but de recueillir des souscriptions et de percevoir ce qui est dû à l'administration du journal pour abonnement.

Mot d'enfant terrible.
La mère.—Allons mon enfant, il faut rentrer le gamin.—Pourquoi, maman ?
—La mère.—Le temps menace de tourner à l'orage.

Le gamin.—Oh ! maman, alors nous pouvons être tranquilles. Papa menace toujours de me donner une tape et il n'en fait jamais rien.

Au jardin des Tuileries :
Un monsieur.—En vérité, madame, vous avez là un bien joli enfant.
La dame.—Ce cher petit, il est si bon, si doux ! C'est la crème des enfants.
L'enfant (à part).—C'est peut-être pour cela que je suis tant fouetté.